

## Andrea Eichenberger

*Par Barnabé Moinard*

Regarder le travail d'Andrea Eichenberger est enrichissant pour plusieurs raisons, abordées ici à travers deux séries notamment.

Tout d'abord, il y a son parcours qui donne à sa pratique ce qu'on appelle communément une valeur ajoutée, bien que le terme au contraire de son œuvre nous approche de la marchandise. Après un diplôme d'art plastique au Brésil, Andrea Eichenberger vient à Paris pour un doctorat en anthropologie. Ce qui explique pourquoi son premier travail est celui de photographe dans un village. C'est l'homme qui est au cœur de son travail. L'homme dans son environnement, l'homme qui adapte son environnement. Voire même à travers *Squat*, l'environnement sans l'homme.

Je voudrais d'abord parler de *(in)Sécurité*, un travail sur sa ville d'enfance. Cette série est loin d'être un retour aux origines, aux souvenirs et à l'enfance. Bien au contraire, il consiste à témoigner du virage sécuritaire impressionnant pris par ces villes d'Amérique du Sud depuis plusieurs années. Son regard est celui de l'anthropologue mais grâce à la photographie elle dépasse le cercle plus hermétique de sa discipline première pour parler au plus grand nombre. Avec un moyen format elle réalise des images paradoxalement calmes. La photographie montre la réussite sociale, la voiture blindée, le mur qui entoure la maison. La photographie donne aux sujets les moyens d'exprimer ce qu'ils ne peuvent pas dire. La photographie enfin joue sur les symboles et l'allégorie qui occupent une place importante dans son travail. Ainsi elle vise un trousseau de clé, un oiseau dans sa cage. Il n'y a pas d'anecdote dans *(in)Sécurité*. Les vues sont silencieuses et vraies et malgré le calme, d'une profonde intensité. On peut penser à Gabriele Basilico.

Et j'y reviens : la série *Squat*, réalisée dans l'appartement de sa voisine. Elles se connaissaient bien. Agée, sa voisine est décédée alors qu'Andrea était en voyage. *Squat* est le retour dans cet appartement qu'elle n'avait connu qu'habité. Elle qui devait avant le surveiller, maintenant elle peut le squatter. Elle y vient traquer l'absence et le silence. Les objets ne vivent plus, comme paralysés par le silence. On y verrait presque la poussière. De ce travail se dégage quelque chose de pesant, on sent que quelque chose s'est passé mais on ne saurait pas l'expliquer. Le *Freud Cycle* de Robert Longo vient à l'esprit. Au fusain certes mais lui aussi entre ombre et lumière, détails et plans larges. Il y a disparition et présence. On découvre ce qu'on ne savait pas de l'homme.

C'est au fond l'angle que prend souvent Andrea Eichenberger. Peut-être qu'on ne sait rien de ces gens mais je vous les donne à voir. Vous n'avez peut-être rien vécu dans cet appartement mais puisque moi oui, je ressens le besoin de vous le transcrire en photographie. Pareil pour ce voyage de 4 500 km au Brésil. Voilà ce qu'elle semble nous dire - et qu'on accepte - car on le voit, elle aurait été d'accord avec Henri Cartier-Bresson disant « qu'il faut traiter le sujet, pas l'anecdote ».

Paris, mai 2013